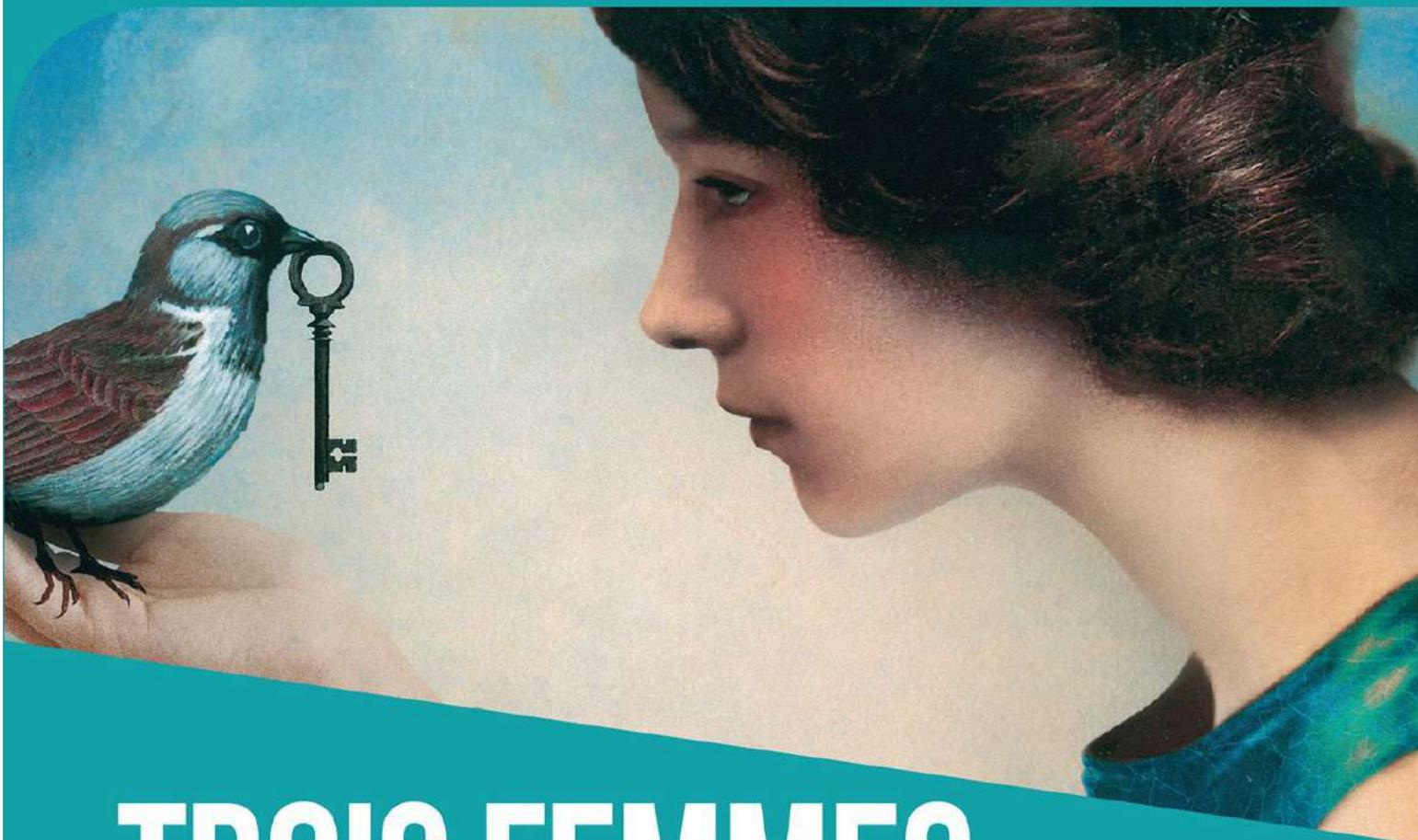


DACIA

MARAINI



TROIS FEMMES

Une histoire d'amour et de désamour

ROMAN


GRENELLE

ROMA LIVRES


Dacia Maraini

TROIS FEMMES

Une histoire d'amour et de désamour

ROMAN



GRENELLE

ROMA LIVRES

Collection dirigée par Silvana Cirillo

Comité de rédaction :

Paolo Di Paolo

Filippo La Porta

Tommaso Pomilio

Philippe Vilain

Titre original : Tre donne. Una storia d'amore e disamore

2017 © Rizzoli Libri s.p.a. / Rizzoli

Traduction de l'italien : Lucie Comparini, directrice du Laboratoire de Traduction
« Passages » de l'UFR d'Études Italiennes de Sorbonne Université.

Coordination rédactionnelle : Nathalie Miglierina

*Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo per la traduzione assegnato dal
Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano.*

*Ce livre a été traduit grâce à une subvention à la traduction accordée par le
Ministère des Affaires Étrangères et de la Coopération Internationale italien.*

Couverture : Francesco Partesano

Impression : MIG – Bologne

Copyright de l'édition française : 2022 © GREMESE / Éditions de Grenelle s.a.s. – Paris

*L'Éditeur et la Traductrice remercient vivement le groupe de traduction qui a participé aux
travaux du laboratoire :* Giorgia Acciari, Elisabetta Aguzzi, Anaïs Aschero, Victorine
Barbereau, Artoise Bastelica, Justine Bavois, Emma Bennetot, Bernard Bonny,
Corinne Biadatti Santelli, Luca Bondioli, Marguerite Bordry, Emma-Jemina
Bourchier, Rose Caperna, Marie Cauquil, Dania Ciccone, Léa Colacicco,
Harmony Court, Giulia Di Leo, Margaux Eude, Clara Flore, Gaele Fonseca,
Lisa Kaputa, Sébastien Lantrade, Jacopo Medeossi, Monica Mele, Nathalie
Miglierina, Philippe Moneger, Moubembe Ngala Nkoua, Sonia Ouichene,
Sarah Pinsard, Hadrien Puech, Anna Rayr, Corto Rolaz, Martina Russo, Elisa
Santanche, Giulia Scarpetta.

*Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise,
de quelque façon que ce soit et par quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable
de l'Éditeur.*

ISBN 978-2-36677-285-2

Dépôt légal : mars 2022 (Imprimé en Italie)

23 novembre

J'ai horreur des journaux intimes, mais comme une imbécile j'en ai un dans les mains et en plus j'écris dedans, le problème c'est l'endroit où je vais bien pouvoir le planquer, heureusement ma mère n'est pas curieuse, ma grand-mère oui, une vraie fouine qui fourre son nez partout, même si elle ne me balancerait jamais, on a les mêmes idées elle et moi, mais j'ai pas envie qu'elle lise ce que j'écris, propriété privée, stop, défense d'entrer, dehors ! avec un marteau j'ai cassé le mur qui est plutôt épais, et puis j'ai bouché le trou avec une plaque de fer qui coulisse de haut en bas et qu'on peut ouvrir et fermer grâce à un cadenas attaché à un clou à œillet et ça me suffit, pour finir j'ai accroché un tableau par-dessus et c'est tout ; une habitude qui me vient de quand j'étais petite : un journal intime ; ma mère, quand il est question de livres ou de cahiers,

elle est toujours là à me dire : lis ! écris ! Et moi avec mes petites mains qui n'arrivaient même pas à tenir un crayon comme il faut, j'essayais pour lui faire plaisir, je faisais des tas de dessins, des gribouillis et quelques mots avec une écriture de chien savant, une maladie héréditaire, une maudite habitude qui m'a contaminée comme une maladie, il y a bien des maladies héréditaires non ? Et me voilà avec ce cahier dans les mains comme ma grand-mère et ma mère avant moi, même si ma grand-mère a passé des années sur les planches et qu'elle aime pas écrire, mais parler, ça oui, du coup elle enregistre ses pensées, un journal intime sonore en fait ; mon grand-père, avant de mourir, il paraît qu'il écrivait des poèmes et qu'il l'encourageait à coucher ses pensées sur le papier ; et mon père qui est mort d'une leucémie autour de ses trente-huit ans, lui aussi il écrivait : des articles sportifs, c'est ce que dit ma mère, vu que je me le rappelle à peine parce qu'il est parti quand j'avais trois ans, ma mère s'est retrouvée toute seule et elle a dû se mettre à travailler, et qu'est-ce qu'elle pouvait faire, ? Puisqu'écrire et lire en plusieurs langues c'était comme respirer pour elle ? Traductrice, évidemment ! elle pouvait pas faire autre chose, elle travaillait et elle travaille treize heures par jour, elle en oublie presque de manger pour courir après les mots... le problème c'est qu'elle est mal payée et toujours à découvert, heureusement ma grand-mère gagne un peu d'argent avec ses piqûres à domicile, elle est tellement douée que tout le monde la connaît dans le quartier et qu'on l'appelle partout.

Cher François,

Ma fille Lori vient à peine de me demander comment il est possible que nous nous écrivions depuis tant d'années. Que lui aurais-tu répondu ? Moi, j'ai l'impression que c'est naturel, que c'est notre façon de nous parler à distance. Je déteste la technologie qui voudrait nous simplifier la vie et qui, en réalité, nous la complique ou, quoi qu'il en soit, qui l'aplatit en la rendant prévisible et vulgaire. Je n'aime pas me retrouver devant un écran. Un écran de verre arrogant qui se croit tout-puissant, qui reflète la lumière dans son cadre d'aluminium et garde bien enfoui dans son corps insensible son enchevêtrement de fils.

Mais, maman, les mails arrivent en un clin d'œil, rien à voir avec la lenteur du courrier postal ! a commenté ma fille Lori.

C'est justement ce qui est bien, Lori, la lenteur possède une valeur cachée, mais profonde : la lenteur de la pensée, la lenteur du mot, la lenteur de l'écriture, le grand privilège dans une époque de vitesse banalisée ; la lenteur qui plante ses graines dans la chair, étend ses racines, grandit, devient feuille, fleur, arbre, le souffle de l'univers. Voilà ce que je lui ai répondu et je sais que tu penses comme moi.

Maman, tu planes complètement, fais attention à pas te fracasser la tête en tombant, d'ailleurs tu as l'air beaucoup plus vieille que ta mère qui, à soixante ans,

utilise un ordinateur, envoie des mails en veux-tu en voilà, sans parler de ce qu'elle fait avec son portable et ses tchats ! Ma fille veut toujours avoir le dernier mot.

Si c'est comme ça qu'elle s'amuse, laisse-la tranquille, ai-je répondu, moi, je suis pour la liberté.

Mais quelle liberté ? C'est dépassé, la liberté, a-t-elle répliqué, tu vis dans une dimension littéraire, t'as aucune idée de ce qu'est le monde et peut-être que tu l'as jamais su, maman.

Comme si travailler pour que sa famille tienne bon n'était pas faire partie du monde et prendre ses responsabilités, lui ai-je fait remarquer.

Alors, cette enfant impertinente s'est tue, car elle sait que, sans moi, elle n'aurait pas de toit sur la tête, ni à manger sur la table et surtout pas de quoi s'acheter un scooter et se payer ses livres pour l'école. Ce n'est pas un reproche, je voudrais juste qu'elle en soit un peu plus consciente. Mais elle est jeune, elle n'a que dix-sept ans. Elle grandira.

Je travaille sur la traduction de *Madame Bovary*. Je suis de plus en plus convaincue que le personnage le plus humain du roman est précisément celui qui est le plus malmené, Charles, que Flaubert traite comme le dernier des derniers. C'est pourtant le seul qui sache aimer, le seul à souffrir de la mort d'Emma, le seul qui ne la trompe pas et qui ne la méprise pas. S'il n'était pas si gauche et maladroit, et si l'auteur ne le ridiculisait pas à chaque page, il saurait se rendre attachant. Quand nous nous verrons, à Noël, je veux te lire les pages que j'ai terminé de traduire. Quel dommage

qu'en italien, on perde le son des mots qui, chez un auteur aussi tatillon que Flaubert, a une teneur précise, presque charnelle, dirais-je.

J'ai regardé les photos de notre dernier voyage en Égypte qui a précédé de peu l'explosion du Printemps arabe. Un nouveau parfum flottait dans l'air et, toi, tu l'as flairé, ce parfum de liberté, tu as compris tout de suite que quelque chose se passait. Hélas, tout s'est si mal terminé. Te souviens-tu de ce soir-là, sur le bateau-restaurant avec tes amis, après le dîner, quand nous faisons face au Nil et que tes yeux étincelaient de joie ? J'aime quand tu es heureux. Je me sens immédiatement heureuse à mon tour. Le fleuve coulait, noir et paisible, les lumières dansaient sur les eaux sombres, la ville se reflétait, magnifique, dans ce liquide couleur café, et tu as cité un poème de Baudelaire, dont je me rappelle encore les premiers vers qui se sont instantanément fixés dans ma mémoire : *Sous une lumière blafarde. / Court, danse et se tord sans raison / La Vie impudente et criarde.* Nous avons entendu des voix, au loin, et tu as dit que quelque chose de grandiose se décidait là : tant de jeunes gens en quête de liberté que rien n'arrêterait, te souviens-tu ? Pourtant, on les a arrêtés, on les a arrêtés, et comment, bon sang ! Penses-tu que le sentiment de la liberté soit induit par la culture ou bien inné en chacun de nous ? t'ai-je demandé, et tu as répondu : même un oiseau en cage sait ce qu'est la liberté, bien qu'il ne sache pas l'expliquer.

La nuit dernière, j'ai rêvé que tu m'appelais au téléphone et que tu me disais que tu n'arrivais pas à dormir, parce qu'un oiseau te picorait le foie. Comme Prométhée ? ai-je demandé, en imbécile qui lit trop. Et toi, qui as toujours le nez dans les livres, comme moi, tu as répliqué que Prométhée, en grec, signifie *celui qui pense d'abord*. Mais, s'il l'avait fait, Prométhée aurait-il vraiment volé le feu au dieu des cieux ? Je me demande dans quelle mesure chacun de nous réfléchit avant d'agir. Toi, par exemple, tu ne me sembles pas être quelqu'un qui pense avant, peut-être pendant, oui, mais l'action nécessite une certaine inconscience, ne crois-tu pas ? L'action requiert de l'élan, de la détermination et, si on réfléchit avant d'agir, que se passe-t-il ? On doute, on remet à plus tard, on renonce peut-être. Ce qui ne serait pas tout à fait mauvais dans le cas où l'action est malveillante, mais, si l'action est généreuse, perd-on quelque chose en pensant d'abord ? Je crois bien que tu es de ceux qui pensent *pendant* qu'ils agissent, pas avant, qu'en somme, tu utilises la pensée comme un instrument de la connaissance et non comme un mécanisme du doute. Et là, j'entends ta voix qui dit : Qu'en sais-tu ? Peut-être suis-je plus réfléchi que ce que tu ne penses. J'aime ta voix, François, tu as une voix unique, que je reconnaîtrais entre mille, une voix profonde et apparemment opaque, presque anonyme, mais dans laquelle, à bien l'écouter, on entend, en réalité, des échos qui se brisent, qui s'étirent comme des racines étendues et qui fleurissent dans un enchante-

ment musical. Tu aurais pu être acteur, tu aurais eu un grand succès, je le pense vraiment. Ta voix est sensuelle, paisible, adaptée à un raisonnement posé. Tu aurais pu être philosophe ou, même, psychiatre. Avec ta voix, tu serais capable de maîtriser un fou furieux. Mais, voilà, tu t'es jeté dans la finance, tu t'es mis à manier les chiffres. Je sais que tes collègues te considèrent comme un intellectuel fou qui dévore des livres et écrit en cachette des poèmes dénués de sens, mais le fait est que tu es prisonnier de cette stupide entreprise et que tes congés sont comptés.

Il y a peu de temps, en relisant l'une de tes lettres, j'ai entendu ta voix claire et enjouée, François, ta voix qui, chaque fois, me fait sursauter. Surtout quand tu récites les poèmes que tu aimes tant et que tu connais par cœur : Rimbaud, Baudelaire, Verlaine. Toi, dans la poésie, tu es comme un poisson dans l'eau, dirait ma fille Lori, tu t'y baignes, tu en sors trempé et heureux. Tu me rappelles ce que raconte un survivant des camps d'extermination nazis, dans un petit livre de mémoires que j'ai traduit il y a quelques années.

Le soir, dans le camp, après une terrible journée de travail très éprouvante, affamés et désespérés, quelques amis français se réunissaient dans le seul endroit où les nazis n'allaient pas : les latrines, un lieu malodorant et dégoûtant, un sol en ciment souillé par l'urine et le sang, un air fétide et irrespirable. Les beaux lieutenants SS à l'uniforme propre et aux bottes luisantes n'aimaient pas ce lieu de douleur et de crasse. Eh bien, c'est précisément là que se réunissaient nos amis pour

écouter des poèmes appris par cœur quand ils étaient enfants. La voix qui récitait était comme un chant, mais un chant à mi-voix, inaudible derrière la porte, un murmure rythmé, et les poèmes leur donnaient miraculeusement la force d'aller de l'avant, comprends-tu, la force de survivre dans ce lieu de torture et de mort.

Cette description m'a beaucoup impressionnée et je crois avoir compris, par ce récit, quelle force les mots peuvent avoir, quand ils deviennent musique et pensée : une émouvante et poignante stratégie de survie.

Avec beaucoup d'amour,

Ta Maria

26 novembre

Ce matin, j'étais chez Mario qui se tient tout raide sur son tabouret avec sa blouse pendant qu'il enfonce ses aiguilles dans mon dos, il a des yeux de poule, froids, fixes et dorés, et le nez qui coule, et il tient l'aiguille électrique qui entre et sort en suivant le dessin... il m'a fait voir dans un miroir la forme que prend le grand serpent à plumes de mon futur : rouge et noir, il se gonfle, souffle par les naseaux, tout comme j'aime. Mario se mordille les lèvres en travaillant, il sent la sueur et le café, je ferais pas l'amour avec lui, même pas si c'était le dernier homme sur terre, il a quelque chose du rat qui farfouille dans les souterrains, même s'il est très fort pour dessiner sur la peau des gens.

Pourquoi tu veux un dragon ? il m'a demandé avec sa voix de poule. Parce que. Je te fais mal ? Un peu. Je veux pas lui donner raison, le dragon entre petit à petit dans ma peau, je le sens souffler et ça me suffit... la douleur, on s'en tape !

11 heures

Avec mon dragon encore frais dans le dos j'ai foncé chez Tulù¹, j'ai failli faire un vol plané de dix mètres parce que j'ai été distraite par un super beau mec qui passait juste devant moi et j'ai pris un trou avec mon scoot. Un ravin même, a dit Tulù en se mettant à rire quand je lui ai raconté ça, à ce con-là, j'ai dû sonner trois fois avant qu'il m'ouvre, il a tourné la poignée et à peine entrouvert en plissant les yeux pour regarder dans l'embrasure et le souffle court comme s'il s'attendait à voir la police ; C'est moi², ouvre ! Ah c'est toi Lori, viens, entre, mais qu'est-ce que t'as fait, t'es toute rouge... J'enlève mon pull et il reste bouche bée. Qui te l'a fait ? Mario le Mage, je réponds, tu te rappelles, il venait avec nous au bar du tennis, il m'a fait un prix, ça te plaît ? Grave, on dirait un vrai, il est énervé ce dragon, tu veux faire peur à qui ? À ceux qui veulent m'attaquer par derrière, qu'est-ce que t'en dis, il est comment ? Magnifique ! Alors, on fait l'amour pour fêter

1. Ce surnom doit se prononcer à l'italienne, avec des « u » correspondant à des « ou » français (NdT).

2. Dans le journal de Lori qui reproduit souvent la langue parlée de la jeune fille, la ponctuation voulue par l'auteure est peu conventionnelle et les majuscules en milieu de phrase indiquent le changement d'interlocuteur dans les insertions au style direct en discours continu (NdT).

ça ? Faut que je boive mon café d'abord, t'en veux un ? J'en ai déjà pris trois mais va pour le quatrième. J'aime bien le regarder traficoter dans sa cuisine, d'ailleurs c'est pas une cuisine mais un petit renforcement où on peut même pas caser une table pour poser des trucs, alors Tulù laisse toujours ouverte la porte-fenêtre qui donne sur le balcon et là il a mis un cageot renversé qui sert de table. Son café c'est du jus de chaussette, je le lui dis et il se marre, heureusement il a bon caractère, mais il sait pas faire l'amour, il est empoté même s'il a un beau cul sans poils. Grand-mère Gesuina définit les caractères d'après les culs, elle me le dit toujours, comme elle fait des piqûres à domicile, elle en voit des fesses, elle dit qu'à peine elle les découvre elle comprend tout : si elles sont en pointe ou poilues ou avec des rougeurs, si elles ont facilement la chair de poule, si elles sont ridées comme le cou d'un dindon ou belles et lisses et pleines, bref elle dit que les fesses parlent et qu'elle comprend ce langage à la perfection. Le cul de Tulù est magnifique, doux et en même temps tellement ferme qu'on le croquerait à pleines dents. Lui il aime pas tellement qu'on le voie nu, il fait l'amour en retirant son boxer au dernier moment après avoir enlevé sa chemise avec des gestes lents et appliqués, il la suspend au dossier de la chaise et retire son pantalon puis le plie comme il faut et le pose bien à plat sur la chaise, il aime tout faire lentement, calmement, les chaussures bien à côté l'une de l'autre, jamais tachées ni poussiéreuses, on dirait qu'elles sortent tout juste du magasin, même son pyjama est propre et bien repas-

sé, boutonné jusqu'en haut comme ce matin, manifestement il dormait quand je suis arrivée. Il est onze heures et t'es encore au lit ? Je me suis couché tard Lori, et aujourd'hui j'ai pas envie d'aller au lycée, Moi non plus, Et t'as dit quoi à ta mère ? Rien, qu'est-ce que tu veux que je dise, de toute façon elle m'écoute pas... elle m'a vue prendre mon blouson et mon sac à dos et sortir, ça lui suffit, elle imagine pas une seconde que je vais pas au lycée, que j'ai rendez-vous avec Mario le Mage pour me faire dessiner un dragon dans le dos, elle est bête ma mère, va savoir à quoi elle pense, si j'avais un boulot et si je dépendais pas d'elle je resterais pas une minute de plus dans cet appartement chiant, avec ma mère et ma grand-mère toujours sur mon dos. Ta grand-mère, elle était pas comédienne ? Ça fait un bail qu'elle a arrêté, maintenant elle fait des piqûres à domicile. Plus de théâtre alors ? Qui voudrait d'une vieille de soixante ans ? Ben, c'est pas si énorme, soixante ans, ma mère aussi elle a soixante ans mais elle s'habille comme une jeune et il y en a pas mal qui lui courent après. Ta mère c'est ta mère, ma grand-mère c'est ma grand-mère, même si elle y tient elle aussi, faut pas croire, elle a renoncé à jouer, enfin plus exactement elle s'est fait virer parce qu'elle loupait les répétitions, elle tombait amoureuse de tous les acteurs qui jouaient avec elle et souvent même des techniciens, et elle passait son temps à flirter derrière le rideau de scène, mais tu sais, si tu la voyais quand elle se met sur son trente-et-un, on dirait qu'elle a vingt ans de moins, elle est encore belle, ma grand-mère, si elle

était pas curieuse comme une pie et maligne comme un singe je serais bien avec elle, elle sait raconter les histoires et puis elle est marrante.

17 heures

Café pris, amour avec Tulù fait, mais comme ci comme ça, on dirait qu'il a pas très envie, au lycée j'ai entendu dire qu'il aime les garçons mais je sais pas, pour moi il est plutôt du genre à avoir peur de se laisser aller, c'est pour ça qu'il est empoté, je crois pas qu'il soit gay, c'est un garçon bizarre qui fait l'amour les yeux fermés comme un timide, à la va-vite et sans dire un mot ; moi j'aime son odeur de ricotta et de camomille, on dirait un nouveau-né qui tète encore le lait de sa mère, j'aime cette odeur, alors moi aussi je ferme les yeux et j'ai l'impression de le bercer : *hash-a-bye my baby, on the tree top / when the wind blows the cradle will rock...* une berceuse que ma grand-mère me chantait quand j'étais petite, elle parle bien anglais, des fois on discute et elle m'apprend quelques mots, elle parle aussi français, elle est géniale ma grand-mère, je sais pas comment c'est possible qu'elle ait mis au monde une fille aussi évaporée que ma mère.

20 heures

En rigolant Tulù et moi on a mangé des biscuits qui avaient le goût de moisi, assis sur le balcon qui donne sur d'autres balcons encombrés de plantes, par chance on voit jamais personne mais quand même, je lui dis, toi qui es toujours si maniaque, tu pourrais pas acheter

de nouveaux biscuits au lieu de manger des périmés ? Il rigole et son rire m'énerverait s'il avait pas ces belles petites dents de chat toutes blanches qui brillent tellement que des fois on dirait un requin. Pauvre Tulù, si riche de famille et si pauvre d'esprit, c'est pas qu'il est bête, il est juste fermé, fermé comme un oursin, si tu t'approches trop près il sort ses épines. Juste avant de jouir il est sorti de moi parce qu'il veut pas me mettre enceinte, il a pris un sopalin dans la cuisine, il a essuyé son sperme sur moi, il a plié le sopalin en quatre et puis encore en quatre et il l'a mis sous le cendrier de la table de nuit, d'ailleurs je me demande ce qu'il fait là ce cendrier, Tulù fume pas, c'est peut-être pour faire joli, à l'intérieur il y a écrit *Bienvenue à Capri* et on voit la mer peinte en bleu avec des vaguelettes d'écume blanche et un tout petit voilier.

22 heures

Je voulais me faire tatouer un voilier qui navigue sur les flots, j'aime la mer, j'aime me jeter contre les vagues quand elle est agitée, mais j'ai vu ce dragon sur un ballon qui dansait dans le vent et j'ai dit non, c'est ça que je veux, et puis les dragons c'est quoi ? Des créatures qu'on s'invente, a répondu Tulù, les dragons ça existe ? non, alors d'où ça vient ? De ma tête, de la tienne, Tulù, sauf que toi tu pourrais pas avoir un dragon dans la tête, je crois que dans ta caboche à toi il y a des étagères bien rangées avec dessus des pendules et des livres que personne lit mais tout bien reliés et des cendriers qui te rappellent des voyages que t'as jamais faits.

23 heures

À vrai dire j'aime pas trop l'amour le matin, il y a toujours ce goût de vieille salive et l'odeur des cheveux imprégnés de la sueur de l'oreiller, mais deux personnes qui se connaissent depuis des années, des camarades d'école qui se racontent tout, ils peuvent faire quoi le matin d'une journée chiante et sans surprise ? Ils font l'amour, c'est écrit nulle part mais on le fait, c'est tout, peut-être parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, après on prend un café et puis une douche et à la fin Tulù vient s'asseoir, enveloppé dans sa serviette, et il mange un yaourt, mais attention allégé qu'il dit, parce qu'il tient à sa ligne et qu'il achète tout au magasin bio, même que ma grand-mère appelle ça la bijouterie vu qu'on te fait payer trois euros une carotte toute biscornue, tu trouves ça normal ?

2 décembre

16 heures

Allô, allô, allô... un-deux, un-deux... ok, ok... ça y est, tu as démarré, stupide dictaphone ? Un-deux, un-deux, allô, allô, allô ? Je n'aurais pas pu trouver plus petit, tiens. Je t'ai choisi parce que tu étais maniable, facile à mettre dans la poche et à allumer, si j'en ai envie, mais tu ne dois pas me faire suer. Qu'est-ce qu'il y a, la batterie est à plat ? Non, voilà, maintenant c'est allumé, mais qu'est-ce que tu es lent, petit dic-

« Hier je me suis assise à côté de maman qui équeutait des haricots pour lui parler, j'ai même commencé à dire un petit quelque chose, mais elle était distraite et j'ai compris que c'était pas le moment, mais est-ce qu'il arrivera un jour, ce moment ? Les jours passent, François est retourné à Lille et maman a recommencé à lui écrire de longues lettres d'amour, moi je la regarde et je me sens minable comme un ver de terre, mais les vers sont aveugles et mangent sans savoir ce que l'avenir leur réserve, et si j'étais plutôt une larve gluante qui bouge maladroitement, consciente que bientôt elle se transformera en papillon et s'envolera ? »

